

XXIIIème Dimanche après la Pentecôte

C'est l'histoire d'un homme qui voulait que sa fille soit sauvée...Oui, me direz-vous, c'est le récit que nous venons d'entendre : ce chef de synagogue qui vient demander à Jésus la grâce de ressusciter sa fille, morte à l'instant. C'est cela, c'est vrai...mais est-ce seulement cela ? Avez-vous bien entendu, en effet, ce que Jésus dit à cette femme, souffrant depuis douze ans et qui est venue attraper le pan de son manteau pour être guérie : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ! »... « Ma fille, ta foi t'a sauvée » : cette femme dont nous pouvons croire qu'elle arrivait comme un cheveu sur la soupe, qu'elle interrompait la marche du Christ – cette marche triomphale vers la Résurrection de cette petite fille – cette femme, donc, donne en réalité à tout ce passage une résonance inattendue et très profonde. En effet, la façon dont le Christ s'adresse à elle « ma fille, ta foi t'a sauvée » dessine un parallèle magnifique entre le tendre amour de ce père venue implorer auprès du Christ que sa fille soit sauvée et le tendre amour du Christ lui-même qui veut que cette femme – qu'il appelle sa fille – soit également sauvée.

L'Evangéliste aurait pu passer sous silence l'irruption de cette malade, audacieuse et pleine de foi ; il aurait pu raconter uniquement le miracle de résurrection accompli dans la maison de Jaïre, le chef de synagogue : c'était déjà une grande chose, une grande merveille ! Toutefois, c'était une merveille à jamais passée, une merveille en quelque sorte « privée » puisqu'elle ne regardait que la famille de cette petite fille et leur proche entourage. A l'opposé, l'arrivée de cette femme – et c'est bien pour cette raison que saint Mathieu nous la signale – jette une lumière nouvelle sur ce récit de résurrection. Elle nous révèle que le Christ chérit cette infirme qu'il nomme « sa fille » autant que Jaïre, le père de la petite ressuscitée, chérit sa propre fille - qu'il veut lui aussi, de tout son cœur, sa vie et son salut. Mais le texte ne s'arrête pas là : puisque le Seigneur Jésus appelle « sa fille » cette femme qui n'est ni de sa parenté, ni de son sang, alors, ce titre, chacun d'entre nous peut encore le recevoir. Tous, dans le cœur et dans les yeux du Christ, nous sommes, à l'instar de cette femme, « son fils » ou « sa fille » bien-aimée. Ainsi, cette hémorroïsse qui paraissait jouer à l'intrus au milieu de ce récit donne à tout ce passage une portée universelle et actuelle qu'il n'aurait pas eue sans elle. Le

Christ n'a pas ressuscité la fille de Jaïre uniquement pour faire plaisir à son père mais aussi – et surtout – parce qu'il l'aime comme sa propre fille, comme cette femme qu'il guérit et qu'il nomme sa fille. Il peut donc désormais également nous guérir puisqu'il nous regarde, avec la tendresse d'un père, comme ses propres enfants. Si tout avait reposé seulement sur la tendresse et l'insistance de ce père, chef de synagogue, sur sa prière adressée à Jésus, nous pourrions nous dire : nous sommes arrivés trop tard ! Jésus est remonté au Ciel – nous ne le croiserons plus sur les routes de ce monde. En revanche, si c'est l'amour paternel du Seigneur qui est le vrai motif de guérison, comme nous le montre cette pauvre femme, malade depuis douze ans, alors tout est possible car cet Amour est encore actuel et universel...il nous suffit d'attraper la frange de son manteau.

Où se trouve-t-elle, cette frange, me direz-vous, que nous la saisissons ? La frange du manteau du Christ, chers amis, ce sont vos prêtres : en tant qu'ils sont imparfaits, ils sont à la frange, à la marge du manteau de sainteté du Seigneur ; en tant qu'ils ont été configurés au bon Pasteur par la grâce de leur ordination, ils font partie pleinement du manteau royal et sacerdotal de Jésus. Alors, à l'exemple de cette femme, ayez la simplicité et l'audace, d'attraper cette frange : à travers un bien pauvre geste, c'est une puissance immense de guérison qui fut donnée à cette malade ! De même, à travers les très simples paroles de l'absolution, c'est une force de résurrection et de vie qui nous est redonnée. La foi inquiète dit : « Dieu pourra-t-il me pardonner tout ce que j'ai fait ? » ; la foi paresseuse assure : « Dieu me pardonne, sans que je ne fasse rien ». La foi audacieuse répond : « Dieu pardonne tout à celui qui vient saisir la frange de son manteau » car l'amour vrai demande à s'exprimer dans des actes et à ne pas rester passif. Vous me direz que j'ai déjà lancé cet appel, à plusieurs reprises : l'avez-vous tous entendu ? C'est à vous que je m'adresse, à vous qui ne vous êtes pas confessés depuis trois ans, six ans, neuf ans. Ne tardez plus ! Qui sait de quoi demain sera fait ? Profitez de la proximité de la fête de tous les Saints pour ne pas laisser passer la foule sans que vous ayez saisi la frange de son manteau.

Abbé Jean-Baptiste Moreau